

entre ces deux dates et ces deux faits significatifs : 27 octobre 1831, première représentation de *Guillaume Tell* ; 13 février 1914, première représentation de *Parsifal*, il serait intéressant de retracer le tableau complet et de marquer les phases successives, en recueillant, jour par jour, dans les transformations et le renouvellement incessants du répertoire, les indices de l'évolution du goût public. Cette incursion dans les annales de notre première scène ne serait pas instructive, au surplus, qu'à ce seul point de vue ; chemin faisant, elle nous ménagerait encore des aperçus singuliers, et dignes d'être notés, sur des domaines qui n'ont apparemment avec l'art qu'une assez lointaine connexité.

C'est que notre Grand-Théâtre, toutes proportions gardées, bien entendu, a joué parmi nous, au cours du XIX^e siècle, un rôle qui pourrait être rapproché de celui du théâtre d'Athènes, chez les Grecs de l'époque classique. Il ne s'est pas borné à être le temple des Muses, comme on disait lors de sa construction, le sanctuaire dédié au culte d'un des arts que nous avons toujours le plus honorés, l'art musical, il a été, en même temps et en quelque manière, le miroir de notre vie privée et publique. Presque tous les événements importants de notre histoire y ont eu une répercussion et un retentissement. Quand, sous la Restauration et la monarchie de Juillet, un prince de la famille royale, sous le Second Empire l'Empereur ou l'Impératrice rendait visite à notre ville, il y avait toujours une de leurs soirées, au moins, qui était réservée à une représentation de gala au Grand-Théâtre, et par l'accueil qu'ils y recevaient, il leur était permis de juger des dispositions d'esprit de la population à leur égard. La Révolution de 1830, celles de 1848 et de 1870 y ont eu leurs échos dans les pièces de circonstance, les chants patriotiques, les *à propos* improvisés qui y furent exécutés, et quand, à la suite de l'échec de la grande insurrection polonaise de 1832, les glorieux vaincus de Varsovie vinrent chercher en France un refuge contre l'oppression russe, ceux d'entre eux qui choisirent notre ville pour leur résidence momentanée, furent, durant de nombreux soirs, dans l'enceinte de notre Grand-Théâtre, l'objet de démonstrations enthousiastes, où les refrains alternés de la *Marseillaise* et de la *Varsovienne*, repris en masse par tout l'auditoire, se mêlaient à la tempête des acclamations.

Il y aurait donc un chapitre curieux à écrire de l'histoire du XIX^e siècle, considérée ainsi au travers de celle de notre scène lyrique, et qui prêterait, assurément, à plus d'une peinture piquante et pittoresque. Mais, quelque séduisante qu'en puisse paraître la tentative, mon ambition est moins haute, et dans ces pages hâtives, dont la réfection de notre Grand-Théâtre est le prétexte, c'est quelques traits seulement de sa vie anecdotique que j'ai dessein de consigner. Ils sont, au reste, assez typiques, pour fournir la matière d'une étude amusante, et on pourra se convaincre, par ceux d'entre eux que j'ai empruntés à une période antérieure à la construction même de l'édifice actuel, qu'ils sont assez constants.



A toutes les époques, en effet, il a tenu une grande place dans les préoccupations de notre population. La salle que Soufflot avait édifiée en 1754 sur le même emplace-